

LA VOIX DES JEUNES

REVUE LITTÉRAIRE

ARTISTIQUE ET —

HUMORISTIQUE —

HEBDOMADAIRE —

DU PÉRIGORD —

DIRECTEUR-GERANT

M^r LUDOVIC LATREILLE

Administration 20 Rue de la BOETIE

PÉRIGUEUX

TOUTE LA CORRESPONDANCE DOIT ÊTRE ADRESSÉE AU DIRECTEUR

Sommaire

- I. Projets... II. Causerie scientifique (Question des Sucres)
 III. Question du jour "Coéducation" IV. Neutralité
 V. Symphonie en vert majeur (Sonnet)
 VI. Conte : Le moine moine VII... Maintenant
 VIII. Mots du Racha

Projets

Parmi les nombreux lecteurs de la première heure qui ont fait à notre "voix des jeunes" un si chaleureux accueil, il n'en est pas un qui n'ait senti à sa naissance et qui n'ait encouragé ses efforts. Ces dispositions favorables grandissent notre audace en nous faisant bien augurer de l'avenir, car elles sont le témoignage spontané d'une sympathie fraternelle de la part des jeunes, indulgente quand elle vient des hommes mûrs. Certes, chacun se rend bien compte des imperfections inévitables de notre journal et, de notre part, ce serait tentative puérile que de les dissimuler ; cependant il nous est permis de croire que cette faiblesse, inexcusable pour une autre feuille, ne nous sera point trop préjudiciable, d'abord, parce qu'elle est inhérente à toute jeunesse et surtout parce que le public restreint de la "Voix des jeunes" est un public d'amis. Je dis un public d'amis et je ne crois point trop dire, car, outre qu'il serait étrange de nier l'existence de liens d'amitié entre les jeunes, une tentative telle que la nôtre ne peut laisser indifférents des hommes qui y retrouvent la sève de leur verte jeunesse et qui, volontiers, se laissent attendrir, par les souvenirs rétrospectifs dont parlait naguère M^r Max Ellyau.

D'un côté une franche camaraderie, de l'autre une paternelle bienveillance, voilà donc ce que la "Voix des jeunes" a trouvé jusqu'ici. Et, vraiment, il serait mal venu à notre jeune expérience de négliger les conseils judicieux de ces amis que notre œuvre intéresse. À ceux qui nous montrent la bonne voie nous ne pouvons que dire merci, en nous efforçant d'atteindre le but qu'ils nous proposent. On nous dit : « Soyez jeunes ; ayez toutes les audaces ; ne vous montrez point imitateurs timorés ; vagabondez librement dans le vaste champ de la littérature et vous ne choquerez personne tant que vous resterez dans les bornes d'une stricte

humilité. » À cela nous applaudissons de tout cœur ; nous tâcherons d'atténuer quelques uns de ces défauts de la jeunesse, auxquels personne n'échappe et qui proviennent autant d'une surabondance de vie que d'un défaut d'expérience. Ou sentimentalisme naïf, qui nous pousse à rabeliser péniblement des vers boiteux, aux épanchements élegiques qui font sourire les vieux savants du cœur humain, nous essaierons de substituer une bonne goût, un laisser-aller sans affectation une fougue et une soif de nouveautés toutes juvéniles. Et l'expansion de l'imperturbable confiance qui nous caractérise à notre foi dans l'avenir que le scepticisme ne ternit pas encore, à nos vastes espérances, nous ouvrirons une large porte. À côté du monde réel, si laid et si triste, nous formerons un petit monde idéal dont notre imagination tirera de véritables joies et que nous aimerons d'autant plus que nous l'aurons créé nous-mêmes. Mais, architectes novices, nous avons besoin d'un guide pour le construire. Aux « Anciens » dont la sympathie nous charme, nous demandons des conseils incessamment renouvelés, nous les prions de nous prêter leur expérience de sages et d'être pour nous ce que le chêne est au lierre, le titane solide et ferme qui soutient une faible tige mais dont la rude écorce s'égale au caprice des vertes frondaisons.

Jules Roull

Causerie scientifique

Question des Sucres.

Vous êtes vous déjà demandés braves lecteurs et gentes lectrices d'où venait cette baisse si forte sur le prix du sucre ? En agitant gravement, Messieurs, avec une petite cuiller, le sucre au fond de votre tasse de Café en préparant Mesdemoiselles l'eau sucrée qui doit calmer vos nerfs surexcités par la lecture de quelque troublante nouvelle, vous êtes vous préoccupés de savoir pourquoi le sucre est devenu si bon marché ? ...

Non, c'est certain, car l'on trouve tout naturel

de jouir des avantages que procurent les découvertes scientifiques, sans se soucier des déboires qu'elles occasionnent à leurs auteurs.

Que de calamités précoces elles ont causées ! que de colères elles ont fait naître sous le crâne déplumé des vieux savants ! Vous jouissez de ces découvertes en égoïstes et l'égoïsme est à l'heure actuelle, en notre beau pays de France, un fléau aussi terrible que la maladie du sommeil chez les nègres.

Je parie que vos cinq heures attablé à la terrasse du Café, le vieux monsieur qui prépare avec un art consommé, la liqueur qui inspira à Alfred de Musset des vers dignes des sommets morpennageux de l'Ancien, ignore totalement la provenance de ces beaux morceaux de sucre, blancs comme la neige, purs comme l'enfant qui vient de naître, sur lesquels il verse avec amour un léger filet d'eau.

Un chimiste de Paris, à qui le gouvernement doit bien une décoration - à moins qu'elles ne soient supprimées - voyant le nombre des diabétiques augmenter tous les jours, y flaira une découverte qui aurait dû le rendre célèbre. Il parvint à isoler - très proprement du reste Mesdemoiselles - le sucre qui se trouve en grande quantité dans les urines des diabétiques, le lança dans l'industrie. Sans plus de détails voici comment et pourquoi le sucre est aujourd'hui si bon marché.

Griff

22.23. Demander chez les épiciers, le sucre de diabétique, et chez les Pharmaciens, le sucre pour diabétiques.

Questions du Jour

Coéducation (Suite)

De même que dans les établissements actuels des lycées de garçons ou de filles, les récréations se prendraient en commun ; garçons et filles pourraient causer, chacun apprendrait à s'estimer ; pour les filles, les jeunes gens ne seraient plus ces êtres fantastiques vus en rêve, et parés de toute sorte de qualités imaginaires et de défauts à l'arabesque. Soit de diffuser la jeune fille, cette libre expansion de ses idées et de ses sentiments la ferait mieux apprécier des hommes, qui ne verraient plus en elle une chose futile comme il y en a tant hélas ! mais un être jeune et parfait : ainsi naîtrait en eux estime et confiance mutuelle.

J'entends déjà bien des parents pousser les hauts cris à l'idée de mettre leurs filles en contact journalier avec des garçons ; horreur ! rassurez-vous mères éploées, nous ne voulons pas vous arracher vos filles déjà grandes que vous croyez si innocentes et si naïves ? Mettre les filles côte à côte avec des jeunes gens ; nous voudrions que cette coéducation fut commencée dès l'enfance, à l'âge charmant où l'on babille encore et où l'on essaie ses premiers pas dans la vie. Ainsi nos filles et nos fils s'élèveraient les uns près des autres ; gentils garçons et mignonnas fillettes écouterient ensemble les leçons du même maître, et où donc serait le mal ? n'en est-il pas ainsi dans les familles, tous frères et sœurs ne grandissent-ils pas ensemble partageant la même vie et la même éducation familiale ? A vivre côte à côte avec des garçons les jeunes filles ne seraient plus devant eux

rottes et timides ; plus d'inconnu, très au romantique, aux coquetteries déplacées, plus de héros de roman.

Pour les hommes, affection fraternelle envers leurs gentilles compagnes, réveil de notre folie sentimentale chevaleresque si vieux, malheureusement si oublié et si français - pourtant ! Ainsi se formerait une grande famille de frères et de sœurs, famille aux idées saines, bonnes et grandes.

Ne serait-elle pas, cette grande école, la véritable image de la vie ? mais là tous les caractères se pénétreraient, s'estimeraient à leur juste valeur, car n'est-ce pas sur les bancs de l'école que l'on se connaît le mieux, que l'on peut le mieux se juger et s'apprécier ? Et peut-être un jour, plus tard dans la vraie vie, un compagnon de classe sentirait se dresser devant son âme attendrie, le souvenir un peu effacé ; mais pourtant encore assez vivant d'une jeune et courageuse émule de jadis. Et quoi de surprenant, si après avoir étudié les autres femmes, il revenait à sa gentille compagne d'autrefois, dont il connaîtrait la loyauté, l'énergie, la quasi-vieillesse dont il aurait pu apprécier assez l'intelligence et les qualités du cœur, pour songer à en faire sa compagne ! Ainsi naîtrait peut-être le ménage idéal où l'homme et la femme s'estimeraient profondément et s'aimeraient d'une affection vraie, basée sur des données solides.

Ninette et Ninon

Mutualité

" Qu'il fasse de la population des écoles ou de celle qui y touche encore de bien près, une grande famille solidaire " disait-il y a quelques jours Jules Roull, démissionnant notre journal, exprimant nos projets et nos desirs.

Nous apprenons qu'à Périgueux, sous les auspices de l'Association des Anciens Elèves du Lycée doit avoir lieu prochainement une conférence sur la Mutualité scolaire. Le choix du conférencier, Monsieur Delvaile, professeur de philosophie au Lycée d'Angoulême, nous est un gage certain de l'intérêt que présentera cette causerie.

Il appartient à " La Voix des Jeunes " de venir saluer la première Monsieur Delvaile. qu'il reçoive ici nos remerciements anticipés, pour son donnement à la cause de la Mutualité. Nous l'assurons aussi que mue par un même élan de solidarité toute la jeunesse périgourdine ira avec joie applaudir son éloquente parole.

Remercions en terminant l'Association des Anciens Elèves pour sa généreuse initiative.

La Mutualité est son œuvre comme elle est la nôtre. Espérons de sa part encouragement et sympathie ; souhaitons qu'elle nous prête son précieux concours.

Philogone

22.23. Banquet des anciens élèves du Lycée le 10 Avril sous la présidence de Monsieur le Général Marzani.

Symphonie en Verl Majeur

Sonne

Verte est la mer, verte et ta face
Noyé qui bus le grand bouillon
Verte aussi la tâche qui efface
Margot sur son vieux cotillon

Verte est l'herbe où la vache passe
Sous la garde d'une souillon
Vert ton pépin, vieillard rapace
Vert ton justaucorps, postillon.

Vert le pardessus du bohème
Et le bitoche du savant.
Verte l'absinthe, cette crème !

Vert le toit du moulin à vent
Vert le tapis de mainte table
Et vert le crottin dans l'étable

F. Moray

Conte

Le Moine madré (suite) par Van Dratter

« Je vous ai fait venir pour vous confier une mission périlleuse et délicate dont l'accomplissement exige de votre part une complète abnégation et un attachement sans bornes à Dieu et au bien de la communauté. — Je suis l'esclave du Seigneur répondit simplement le moine. — Bien, mon frère, je n'attendais pas moins de vous. Vous savez donc que depuis quelque temps chaque fois que nous envoyons rendre des bestiaux, il vaudrait autant les mener baigner à la rivière avec un rocher attaché au collier ; car nos gens en revenant avec leur recette sont attaqués (du moins, ils le disent) et dévalisés jusqu'au dernier écu. Qu'y a-t-il de vrai dans ces attaques, et,

si vraiment elles ont lieu, par quels moyens y porter à l'avenir ? Voilà mon frère ce que je vous charge de rechercher. Vous partirez demain pour L..... et vous reviendrez le soir à l'heure où nos frères rentrent ordinairement. Si les voleurs existent réellement vous serez arrêté comme l'ont été les autres. Vous pourrez alors connaître le nombre de vos agresseurs et le lieu où ils opèrent. Ce seront là des indications précieuses pour nous permettre de les éviter et de continuer en sécurité notre commerce. Si toutefois vous deviez être victime de mauvais traitements, endurez-les avec la patience et la résignation d'un bon chrétien. Ainsi soit-il, répondit frère Rogerius. »

Le lendemain soir, sur la route de L..... à T..... une ombre se dirigeait lentement vers le monastère, et, sous un magnifique clair de lune, l'on distinguait aisément un moine paraissant porter avec peine une besace de faible volume. Evidemment cette besace ne pouvait renfermer que des objets très lourds, tels que des pièces d'or ou d'argent.

Et ce fut sans doute la réflexion que firent deux malandrins qui attendaient tapis dans une crevasse du rocher dont vous parliez tout à l'heure, Monsieur, car le religieux était à peine arrivé à leur hauteur qu'ils sortirent de leur cachette et apparurent en pleine lumière, véritablement effrayants pour tout autre que frère Rogerius. Et la même invitation lui fut adressée qu'aux autres moines précédemment attaqués : « Vous êtes fatigué mon bon frère et nous vous prions de vouloir bien vous décharger sur nos épaules de ce fardeau inutile aux gens qui ont fait vœu de pauvreté. »

Et l'offre était accompagnée de l'argument irrésistible des pistolets.

Frère Rogerius parut avoir grand peur et d'une voix très humble, il répondit : « Broyez bien mes dignes seigneurs que rien ne peut m'être plus agréable, et que je préfère vous laisser ma besace que perdre la vie. Je vais donc vous satisfaire, mais auparavant

je voudrais vous demander un service. —
Lequel ? — vous avez déjà dépouillé, ...
pardon ! soulagé plusieurs de mes frères ;
mais vous ne savez pas combien les moines
sont incrédules ; et j'ai été témoin des persécutions
et des tortures qu'ils ont fait endurer à ces
malheureux qu'ils ont accusés d'avoir volé
la communauté. Vous n'aurez certainement
pas le cœur de m'exposer aux mêmes
traitements quand je ne demande qu'à
vous accorder tout ce que vous désirez. —

Eh bien que faudrait-il faire ?

Il faut que j'ai l'air d'avoir soutenu un
violent combat. Voici ma pèlerine. Je
vous serais reconnaissant de décharger
vos pistolets sur elle, de sorte que les balles la
traversent. De cette façon je ne pourrai pas
être injustement soupçonné. »

Frère Rogerius avait débité sa tirade
avec un accent de terreur si sincère, et son
visage exprimait une telle épouvante que
les deux voleurs n'eurent qu'un moment
d'hésitation. Et voyant le moine entièrement en
leur pouvoir, ils voulurent se montrer bons
princes. Les deux coups partirent à la fois,
trouvant la pèlerine que le rusé religieux avait
étendue à terre. Mais quand celui-ci vit ses
agresseurs ainsi désarmés, il invoqua du
fond du cœur St Michel, le vainqueur du
Dragon, et s'armant de sa besace comme
d'une massue il les assomma en deux
mouvements. Les misérables roulèrent à
terre avant d'avoir rien vu. Et d'un pas
maintenant agile, frère Rogerius regagna
son couvent. »

Le narrateur s'arrêta et nous ouvrit
la bouche pour le remercier, mais, après
avoir repris haleine, il acheva comme
au sermon :

« Le lendemain, l'on apportait au
monastère, deux cadavres, trouvés sur
la route, le crâne ouvert, et le prieur

ordonna aussitôt qu'un service fût
célébré pour le salut de leur âme, et tout
les moines y assistèrent, car tout bon
chrétien pardonne à ceux qui l'offensent
et prie pour ceux qui tentent de lui causer
du tort. »

Van Eratter

Maintenant

Les chevaliers, bardés de fer et d'acier dur
avec leurs morions et leurs colichemardees
Esperonnés d'argent et ceinturés d'or pour
se contempler, muets, dans la salle des gardes.

Dans des cadres d'osier, Yseult ou Hermangarde
Baronne de jadis, pleurent ou rient et sur
Leurs fronts sont les hennins ou les coiffes lombardes
Et les portraits d'autan, courent le long du mur.

Et tout est mort dans cette obscure et longue salle
Où les barons venaient parler au conseil le soir,
Et les pieds sur les grands landiers de fer s'accroient !

Le fauteuil seigneurial comme une antique malle
D'entr'ouvrir et laisser voir sans vergogne son crin.
Et l'or des cadres vieux tourne au jaune verin.

J. Moray

Notes du Pocho

Machefeno à son ami Cagnolo. —

Toi qui est si fort, dis moi donc quelles sont les
impressions au théâtre d'un sabotier, d'un marin
et d'un hibou

— Hé bien, le sabotier trouve ça beau (sabot)
le marin trouve ça chic (ça chique)
et le hibou trouve ça chouette (ça chouette)

Quelle est la filante qui possède la terre des vertus
théologiques ?

La mauvaise herbe ; car la mauvaise
herbe croît toujours

Max Hilaire